

JOUR 11 : SAINT LOUIS DU SENEGAL



Aujourd'hui, le programme est particulièrement cool. Réveil et petit déjeuner à discrétion. Retrouvailles à l'Hôtel de la Poste à 10 heures pour la visite de l'école – institution Sidi Ndiaye. Alors, on ne se bouscule pas et ça fait du bien ! J'en profite pour découvrir un peu ce lieu historique, étape à vivre des équipages de l'aéropostale avec son patio intérieur qui

hébergeait bien sûr à l'époque, les fonctionnaires détachés et autres Français de passage avant que Dakar ne devienne la capitale de l'AOF.

Départ en carrioles à cheval vers l'école que contribue de financer, depuis de nombreuses années, l'association Latécoère. L'établissement est privé avec un écolage payé par les parents et aidé de multiples sponsors. Je ne sais pas si c'est l'effet de notre visite mais je ne le crois pas, tout est propre. Couloirs, salles de classe et façades. Nous sommes accueillis par le fils de son fondateur, universitaire qui a délaissé Dakar pour se concentrer sur les projets pédagogiques et la gestion de l'école Sidi Ndiaye qui offre une scolarité des classes primaires aux terminales. Nous arrivons avec un peu de matériel scolaire destiné aux petites sections.



A en juger par les exercices présents sur les tableaux noirs, le niveau semble bon. La présentation de la démarche pédagogique est longue mais impressionnante de même que les ambitions de la structure qui semble se placer dans le peloton de tête de tout le Sénégal.



Dehors, dans la rue, les enfants du primaire se sont placés, pour la récréation après les classes du matin, en deux rangées le long d'un trottoir qui a peut-être existé un jour. Ce moment de pause entre deux phases de travail se doit d'être une période de défolement et de jeux pour les écoliers. Ici, elle va prendre une forme que je n'avais encore jamais vue.



Un surveillant qu'on appellerait chez nous un assistant d'éducation avec djembé et chapeau peul classique du paysan de l'Afrique de l'Ouest va envoûter une centaine de gamins et gamines à la manière du joueur de flûte de Hameln mais sans aller, heureusement, aux termes du conte. Il commence par quelques rythmes graves et brefs pour accaparer l'attention, accompagnés d'incantations vocales bien timbrées et les enfants répondent par un chant en écho (et ils chantent juste !). Puis le tempo s'accélère tout en variant et les écoliers s'agitent de droite à gauche puis d'avant en arrière.





Les corps se mettent en mouvement, les hanches se dévissent, les bras se lancent dans une danse de Saint Guy et les mains se retrouvent pour marquer la cadence. En quelques instants, la rue – cour de récréation devient un Dance Center où même les passants se prennent au jeu et entrent dans cette forme de transe primitive. Tous les écoliers connaissent la chorégraphie et la voie publique devient lieu de fête et, sans peut-être le savoir, lieu de célébration festive traditionnelle. Au bout de 10 minutes de ce régime démentiel, l'assistant pédagogique car c'est ainsi que je m'adresse à lui tant son rôle me paraît important dans la connaissance de la vie infantine et de ses mécanismes immuables, ralentit la cadence de frappe et laisse reposer la peau de chèvre de son djembé. La récréation est terminée. Les enfants rentrent en classe mais tiennent à nous faire découvrir leur école primaire.



La visite se limite à une petite cour intérieure où ils vont chanter puis nous inviter à la danse. D'abord les filles et les deux miss ne sont pas en reste pour montrer que leurs couronnes n'ont pas été acquises par hasard. Puis les hommes et, là, il faut bien admettre qu'il nous reste une marge de progression considérable...



Un peu plus loin, nous visitons le lycée d'une propreté à faire pâlir d'envie certains établissements métropolitains. Rigueur, discipline, travail sont affichés en grosses lettres.

C'est vrai qu'en pénétrant dans les salles de classes, on crée un peu le bazar et la déconcentration mais ça amuse plutôt les élèves dont certains planchent sur une dissertation en langue française sur un sujet d'actualité locale délicat.



A l'extérieur, les copains de l'équipage Latécoère ont apporté le sac postal contenant le courrier des écoliers toulousains. Le maître procède à la distribution et c'est de la folie !



Et puis, sorties je ne sais d'où circulent des planches – papier d'avions prédécoupés. On distribue dans la cour mais surtout, on aide les bambins à monter leurs hydravions Latécoère type Laté 28-3.





Grands moments de complicité avec des enfants vifs et curieux qui en voudraient toujours plus. Et puis, toujours sortis de je ne sais où, circulent des tenues traditionnelles par dizaines que chaque équipage se doit d'enfiler. Les miss se métamorphosent en princesses sénégalaises puis elles échangent leurs écharpes avec des jeunes

beautés locales, le temps d'un cliché mémorable. Bref, c'est la véritable fête inattendue et non prévue au programme !!!

On a un peu de mal à les quitter, cette jeunesse polie, respectueuse et qui a tant envie de se faire une place dans le monde d'aujourd'hui. Mais il faut y aller : repas à 13 heures.



Alors, au bord du fleuve Sénégal, j'ai le temps de repenser à tout ce qui s'est passé durant cette matinée hors du temps. Mais en regardant le pont Faidherbe, j'ai l'impression de découvrir un autre Sénégal avec d'in vraisemblables véhicules aux chargements improbables et une misère omniprésente. Il y a encore du boulot !



On consacre une partie de notre après-midi de libre à une visite en pirogue des ultimes méandres du fleuve avant de s'aboucher – de façon tout de même un peu violente – dans l'Atlantique.

Né dans les montagnes du Fouta Djallon, en Guinée Bissau, c'est-à-dire à 1750 Km d'ici, son cours traverse les régions para-



tropicales humides avant de terminer sa course an zone tropicale aride. Son étiage varie entre 3m3/sec en période sèche et 5 000 m3/sec en période de forte crue, c'est-à-dire maintenant.

Tiré par un gentil petit cheval baie, la carriole pompeusement baptisée taxi nous conduit au chenal qui sépare l'île de Saint Louis de la Lande de Barbarie, point méridional ultime de la bande sablonneuse de 600 Km qui vient de Nouadhibou et qui héberge les infrastructures portuaires sommaires de la ville. La traversée de l'île est agréable au milieu des maisons bien conservées de l'époque coloniale avec leurs façades chaulées, leurs balcons à support de bois et rambardes de fer forgé et leurs doubles toitures de tuile. On a un peu le ressenti d'un début de XX° siècle cent ans plus tard. On s'attendrait à croiser des négociants en costume de lin crème et casque colonial, des femmes européennes en longues robes ramasse poussière et surtout des mulâtresses, les *signares* réputées pour leur élégance et leurs cours car l'endroit était connu comme un fantastique creuset de métissage et de brassage des cultures et des peuples.

Et pourquoi pas des vieilles automobiles pétaradantes du genre de l'Amilcar de Gourp et Guillaumet ?



Le cocher dirige son attelage au milieu de ruelles dont la propreté ne rappelle pas celle des photos sépia qui décorent les murs de la « Résidence ». Sur un quai poubelle, une bande de gamins joueurs et farceurs attendent avec nous la pirogue qui doit nous emmener en excursion. Je pars en exploration sur la grève pour tirer quelques natures mortes. La longue embarcation est un peu casse-gueule et tangué au moindre mouvement. Je n'aime vraiment pas ça,

le roulis rapide et de grande amplitude !

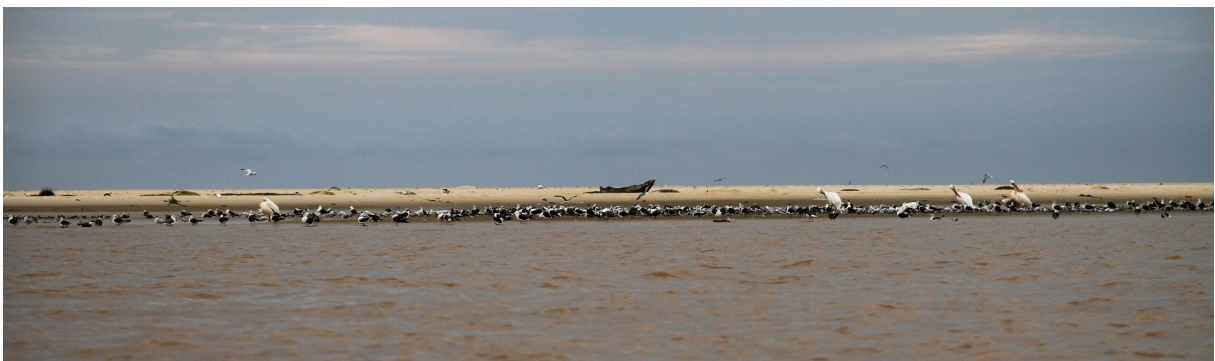
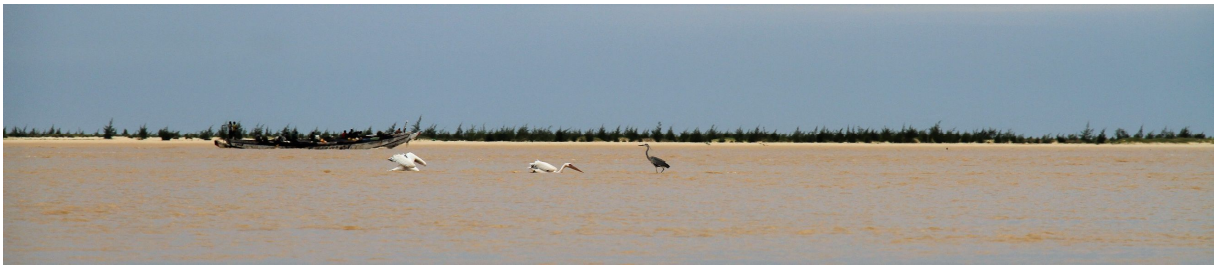


Bien vite, on glisse entre deux rangées d'esquifs alignés comme à la parade, de part et d'autre du canal. On quitte l'île pour le flanc est de la Langue de Barbarie et on longe les pontons abandonnés où étaient amarrés les hydravions de la Ligne. Plus aucune trace de cette époque mais cela reste tout de même un peu émouvant de savoir que tant de bottes de vol de grands aviateurs ont marqué l'endroit de leurs traces dans le sable.





Puis nous pénétrons dans le dédale d'eaux calmes et boueuses de cette immense lagune : des roselières avec leurs hérons bleus et leurs aigrettes, de petits potagers avec leurs paysans appliqués et surtout de grandes zones inhabitées avec une mangrove, quelques acacias, des filaos et des terres émergées en friches. Le ciel est bas et couvert avec une lumière terne et un peu écrasée.



Sur un banc de sable, non loin de la brèche qui a été créée artificiellement il y a quelques années

pour éviter l'inondation de Saint Louis et qui va s'agrandissant dangereusement, un héron noir cherche sa pitance sous le regard d'un pélican blanc, renfrogné aux yeux rouges. Notre guide improvisé l'a baptisé avec humour *Pélican Mickael Jordan* car il nait noir pour devenir blanc à l'âge adulte... Les mouettes se reposent avant leurs prochaines sorties vers le large et il me semble reconnaître des exemplaires de sternes. Une grosse pirogue rentre d'une journée de pêche en mer. Le cadre est serein et tranquille et surtout, il n'y a pas le moindre moustique...



Mais notre capitaine semble oublier que nous avons un impératif puisque nous devons être de retour pour 17 heures car nous avons rendez-vous dans une galerie de peinture où les autorités locales souhaitent nous rencontrer. Alors, on accélère le mouvement pour le retour !

En passant devant les restes de l'hydrobase de Saint Louis, j'ai une pensée émue pour les équipages des hydravions Latécoère qui poursuivaient ici de longs hydroplanages sur la lagune, à l'abri des vagues de l'Océan avant de gagner Natal, de l'autre côté de l'Atlantique Sud !

Belle salle, quelques toiles intéressantes, discours sympas et chaleureux, buffet auquel tous font honneur. En sortant, il fait presque nuit. Retour à l'hôtel de la poste.

Briefing : demain séance de baptêmes de l'air pour les enfants des écoles. Une nouvelle fois, compte tenu du peu de potentiel avant 50 heures qu'il nous reste nous devons déclarer forfait. Ensuite, Saint Louis – Nouakchott, 110 nautiques avec escale technique pour les avions les plus gourmands (dont BUUH).



Comme nous sommes vraiment dans les fonds de réservoirs et qu'il faut donner la priorité aux machines faisant le vol direct sur Nouadhibou, nous serons gratifiés de 72 litres ! Ensuite, ce sera Nouakchott – Dakhla direct : 430 nautiques, avec un plein complet, cette fois-ci. Le maître-mot est de terminer tous les fûts de 100 LL qui ont été achetés par le Raid et disposés le long du trajet car les pétroliers ne reprennent rien même pas les fûts non entamés.

Un long silence, chargé de sous-entendus, nous laisse espérer que les conditions seront meilleures qu'à l'aller pour ce trajet inverse, identique au précédent.

Bon repas et il n'y a toujours pas de capitaine...

On se quitte pas trop tard et je retrouve ma pipe que je m'en vais fumer dans la rue sous les yeux incrédules de petits mendiants et de commerçants noctambules qui finiront pas me faire acquérir deux avions en boîte de conserve et fil de fer dont je ne possédais pas encore le modèle : un Nescafé et un Dieg Bou Diar 100% naturel, marque de sauce tomate. Ils ont, maintenant, rejoint ma collection avec un Coca Cola, une moto Nescafé et un hélicoptère Flag...

Et cette petite flottille me fait rêver quotidiennement à petits prix...

